



Pléthon et Cosme de Médicis

Brigitte Tambrun-Krasker, Tambrun Brigitte

► To cite this version:

Brigitte Tambrun-Krasker, Tambrun Brigitte. Pléthon et Cosme de Médicis: Platon et la tradition des mages. 2008. halshs-00293398v1

HAL Id: halshs-00293398

<https://shs.hal.science/halshs-00293398v1>

Preprint submitted on 4 Jul 2008 (v1), last revised 10 Dec 2009 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pléthon et Cosme de Médicis : Platon et la tradition des mages

Cosme de Médicis et Georges Gémiste Pléthon sont considérés comme deux acteurs de premier plan dans la *translatio* platonicienne qui a eu lieu au XVe siècle. Marsile Ficin, dans la fameuse dédicace à Laurent de Médicis rédigée pour sa traduction des *Ennéades* de Plotin, publiée en 1492, les met en relation. Il rapporte des événements qui se sont déroulés en 1439 à l'époque du concile de Florence auquel Pléthon a participé et que Cosme a soutenu financièrement. Cosme, explique Ficin plus de cinquante ans après les faits, aurait « souvent » (*frequenter*) écouté le philosophe grec Gémiste surnommé Pléthon, et qui était « comme un autre Platon » (*quasi Platonem alterum*), discuter des « mystères platoniciens » (*de mysteriis Platoniciis disputantem*). Cosme en aurait été comme « inspiré » à « concevoir une sorte d'Académie ».

On sait qu'en 1462 Cosme confie à Marsile Ficin le précieux manuscrit des œuvres de Platon qu'il possède, car Ficin le remercie de ce don dans une lettre datée de septembre 1462. Mais bien que Cosme ait ainsi réellement patronné la traduction de Platon en latin, plusieurs commentateurs ont douté de l'intérêt que Cosme pouvait avoir pour la philosophie platonicienne. Arthur Field montre que Cosme, contrairement à une idée répandue depuis le XVIe siècle, n'a pas cherché à imposer une idéologie platonicienne pour soutenir son action politique. James Hankins fait valoir que les goûts littéraires de Cosme de Médicis étaient éclectiques. Platon ne constituait pour Cosme que l'un de ses centres d'intérêt intellectuels parmi beaucoup d'autres. Il n'aurait pas spécialement soutenu la philosophie platonicienne.

Faut-il aller jusqu'à considérer la relation entre Cosme et Pléthon comme une fiction, Ficin ne mentionnant Pléthon que pour s'inscrire lui-même dans la lignée des platoniciens à la suite de Platon, Plotin, Pléthon ? N'y aurait-il pas eu tout de même un centre d'intérêt commun à Cosme et Pléthon, qui aurait pu motiver, au tournant des années 1460, le soutien de la traduction d'un auteur aussi controversé que Platon ?

Au début du XVe siècle, la capitale de l'Empire byzantin se trouvait continuellement sous la menace d'une invasion turque. C'était dans l'espoir d'obtenir du secours de l'Occident latin, que l'empereur Jean VIII Paléologue, poursuivant la politique de rapprochement préconisée par son père Manuel II, menait de longues négociations avec la papauté d'une part et avec le concile de Bâle de l'autre. D'après le témoignage de Sylvestre Syropoulos, vers 1426 Jean VIII avait demandé à Gémiste son avis sur l'utilité pour les Byzantins d'aller en Italie à un concile d'union des Églises, mais le savant ne s'était pas montré favorable à un tel projet. Pourtant, quelques années plus tard Gémiste accepte de participer, comme conseiller laïc, aux travaux du concile de Ferrare-Florence.

Les Grecs continuent à cette époque à se considérer comme l'Empire universel des Romains alors que le territoire byzantin, se réduit désormais à quelques places fortes séparées les unes des autres. De l'autre côté, le pape Eugène IV qui risque d'être déposé par le concile de Bâle, ne peut se permettre aucune concession doctrinale. Comment donc réaliser l'union des Églises qui permettrait d'obtenir des Latins une croisade contre les Ottomans ?

Les Grecs enseignent que l'Esprit Saint procède du Père, tandis que les Latins affirment qu'il procède du Père et du Fils (*Filioque*). Les Grecs demandent tout d'abord aux Latins de supprimer l'addition des mots *Filioque* au Credo : l'argument qu'ils invoquent à Ferrare est l'exigence de fidélité à la tradition des conciles. Pléthon fait valoir lors de la troisième session du concile de Ferrare, que si le *Filioque* était présent dans les décrets des conciles œcuméniques, Thomas d'Aquin n'aurait pas utilisé « tous ces arguments et syllogismes » pour démontrer l'opportunité de l'addition du *Filioque* par les Latins ; il aurait suffi de montrer que la formule se trouvait anciennement dans le Symbole. C'est alors que les Latins

utilisent les arguments de Thomas d'Aquin pour prouver que le *Filioque* ne constitue pas une addition, mais un développement de la doctrine. Les Grecs sont donc finalement contraints d'accepter de débattre de la doctrine proprement dite.

Selon Marc d'Éphèse, que Pléthon soutient, si l'Esprit procède du Père et du Fils, le premier principe ne peut plus être unique, et les Latins introduisent, même s'ils refusent de l'admettre, deux « causes » et deux « principes d'origine » dans la Trinité, ce qui compromet la monarchie du Père. Et contrairement à ce que l'on a dit, Pléthon ne fait pas preuve ici de duplicité en soutenant les orthodoxes radicaux. En effet, pour sa part, il est attaché à l'idée traditionnelle hellénique (liée à une interprétation de la *Lettre II* 312 e, attribuée à Platon) d'une stricte hiérarchie, interne au monde divin. En effet, dans la tradition byzantine, la hiérarchie du monde divin doit servir de modèle au monde politique humain. Or Pléthon a pour sa part un projet politique qui consiste d'abord en une restauration de la hiérarchie dont la partie théologique du *Traité des lois* fournit le modèle. Donc la théologie latine lui paraît encore plus erronée que la théologie grecque, puisqu'elle éloigne encore davantage le christianisme de l'hellénisme qui, lui, n'admettrait pas l'égalité des personnes divines.

Mais à Florence, dès que les débats s'engagent sur la doctrine elle-même, les disputes sans fin ne semblent pouvoir aboutir à aucun accord. Selon Sylvestre Syropoulos, les Latins, feraient preuve d'une humeur « sophistique et querelleuse ». Entre les Grecs eux-mêmes, des discussions s'engagent aussi à l'infini. Thomas d'Aquin fournit une mine d'arguments utilisables par les Grecs comme par les Latins, mais aucun des deux camps ne peut parvenir à l'emporter sur l'autre. La méthode syllogistique n'aboutit qu'à l'éristique. La référence appuyée à l'autorité aristotélicienne est dénoncée par certains prélats. Et surtout, Aristote est désormais retourné comme une arme contre les Grecs qui se considéraient comme les gardiens d'une tradition théologique authentique. Pourtant, Aristote lui-même n'appartient-il pas d'abord au patrimoine grec et ne se rattache-t-il pas à la tradition de sagesse hellénique ?

Alors, pour des raisons politiques, l'empereur demande aux Grecs, de chercher un « autre moyen de faire l'union » et Pléthon, pour sa part, cherche « le moyen d'agir utilement d'autre manière ». L'Aristote logicien lui apparaissant comme un obstacle à l'union, il va tenter, en marge du concile, de dégager Aristote du christianisme, pour permettre d'envisager une union beaucoup plus large et fondée à nouveau sur une tradition mais supposée de très haute Antiquité et universellement reconnue. Non seulement la christianisation d'Aristote va être visée, mais en outre, et en amont, c'est sa dissidence par rapport à la tradition de Platon, qui va être dénoncée.

A l'époque du concile de Ferrare et Florence, la question de la supériorité de Platon sur Aristote, ou d'Aristote sur Platon, faisait partie des débats à la mode en Italie ; elle était même abordée dans des dîners philosophiques. En effet, après les premières traductions de Platon en latin au début du XVe siècle, des doutes sur la valeur de la philosophie platonicienne s'étaient installés même chez ses défenseurs les plus convaincus. Par exemple, en 1429, dans sa *Vie d'Aristote*, Léonardo Bruni affiche sa préférence pour Aristote. Pléthon va donc s'insérer dans ces débats à la mode. Lors de conversations privées dans un cercle d'amis, voire de curieux, il va tirer parti d'une demande italienne visant à combattre l'« averroïsme » et à montrer « en quoi Aristote est en désaccord avec Platon », pour tenter de saper les bases de la querelle sophistique, en présentant un Aristote grec en principe authentique. Cet Aristote ignore tout dieu créateur ; il fait du dieu premier moteur un *primus inter pares* : il incline donc vers le pluralisme polythéiste ; il pense l'être en logicien mais pas en théologien ; il n'aurait même pas soutenu avec fermeté l'immortalité de l'âme humaine ; il doit donc devenir inutilisable pour le christianisme latin, voire incompatible avec lui.

Bien plus, Pléthon s'efforce de démontrer que chaque fois que le Stagirite conteste Platon, il tombe dans l'erreur, donc qu'il n'est dans le vrai que lorsqu'il suit son maître et se rattache à une école, celle de Platon. Ainsi, aux Latins qui font d'Aristote une « autorité » qui tient seule,

s'impose d'elle-même, et qui est coupée de toute tradition, Pléthon révèle un Aristote disciple de Platon et totalement rabattu sur lui, puisque chaque fois qu'il s'oppose à son maître, Aristote fait fausse route. Dans ce concordisme exacerbé, Aristote ne serait correct que dans sa stricte fidélité au courant platonicien. Pléthon rédige pour faire plaisir à ses amis italiens, un opuscule dont le titre exact est « *Geôrgiou Gemistou peri hôn Aristotelês pros Platôna diapheretai* » qu'il convient de traduire par « En quoi Aristote est en désaccord avec Platon », et non par « Des différences entre Platon et Aristote », comme on l'écrit d'ordinaire (car le verbe est *diapheretai* à la voix médio-passive et non à la voix active).

En outre, Pléthon présente un Platon qui s'inscrit lui-même dans une longue tradition dont il n'est finalement qu'un maillon. D'une part, Platon est associé aux « platoniciens ». D'autre part, comme il l'écrira dans l'Introduction de la *Réplique*, Pléthon prend en compte un enseignement oral de Platon sur les principes, qui lui serait venu du fond des âges. Ainsi, Platon serait, après Pythagore, l'héritier d'une tradition surtout orale, ignorant Moïse et beaucoup plus ancienne que les trois grandes religions monothéistes : celle de Zoroastre et des mages, ses disciples, dont on aurait conservé les *Oracles*. Ainsi, Pléthon propose, sur la base d'un platonisme héritier de la tradition de Zoroastre, une alternative aux querelles trinitaires.

Or, la doctrine de la tradition de Zoroastre, comme on l'apprend dans le *Traité des lois*, ne serait pas seulement la plus ancienne et la plus excellente de celles qui sont parvenues jusqu'à nous, mais elle serait aussi une doctrine œcuménique au sens où les autres sages législateurs anciens de l'*oikoumenê*, depuis les Ibères jusqu'aux Indiens, auraient enseigné des doctrines très semblables à celle-là. Il faut comprendre que la doctrine de Zoroastre, comme celle de ces autres sages législateurs, aurait pour modèle les Formes intelligibles, les *sumbola*, et, quoique révélée par le divin, sous la forme d'*Oracles* ou déposée dans chaque âme humaine sous la forme de « notions communes », elle ne pourrait être que rationnelle, puisque inscrite dans la partie rationnelle de notre âme. Les diverses expressions des réalités intelligibles dans le monde humain seraient donc compatibles entre elles.

C'est donc par une sorte de ruse que Pléthon propose à ses amis, comme alternative à la libre pensée dite « averroïste », mais aussi comme alternative au thomisme, un Platon héritier d'une *prisca theologia* ignorant délibérément Moïse et le christianisme. À la place de l'union des Églises qu'il comprend comme une volonté de soumettre les Grecs. Pléthon propose en se référant à la théorie des Idées, une union idéale et non coercitive, fondée sur une tradition extrêmement ancienne, et sans doute plus respectueuse des différences sensibles et nationales.

Mais quel enseignement théologique dispensent les *Oracles* des mages ? En réalité, sous couvert des mages et de Zoroastre qui fait concurrence à Moïse, Pléthon cherche à proposer à tous les peuples une idéologie commune soutenant le modèle (byzantin) de la hiérarchie. Bien plus, il s'agit de restaurer une hiérarchie au sens strict du terme, un ordre sacré fondé dans l'essence et donc dans la généalogie : l'Un-Bien qui est aussi l'Être est un *genos*, non au sens aristotélicien et logique du terme, mais au sens généalogique, celui qui est rappelé par Porphyre dans l'*Isagoge*.

Mais à Florence comment la pensée de Pléthon pouvait-elle s'exprimer et comment le discours du philosophe pouvait-il être entendu ? Comme l'ont souligné bien des commentateurs, la venue de Pléthon à Florence n'a pas immédiatement déclenché un renouveau des études platoniciennes.

Qu'est ce qui a donc pu pousser Cosme à patronner, une vingtaine d'années après le concile, la traduction en latin des œuvres de Platon, c'est-à-dire d'un philosophe considéré comme dangereux, car polythéiste et homosexuel, et même comme le germe de toutes les hérésies helléniques et notamment des hérésies des Grecs au concile de Florence ?

Pour expliquer la volonté de Cosme de faire traduire Platon, on a évoqué, premièrement, le contexte des difficultés électorales pour le parti Médicis après la paix de Lodi, deuxièmement,

la volonté de ne pas perdre les électeurs favorables à l'éducation humaniste de leurs enfants. Pourtant Ficin nous donne bien quelques indices supplémentaires. Dans la Dédicace de sa traduction des *Ennéades* de Plotin, il explique que Cosme, à l'époque du concile sur l'union des Églises avait souvent écouté Pléthon parler des « mystères platoniciens ». Cette expression technique se rapporte au cursus des études en vigueur dans les écoles néoplatoniciennes à la fin de l'Antiquité. Dans ce cursus, l'œuvre d'Aristote, appelée les « petits mystères » de la philosophie, préparait à l'étude des œuvres de Platon, les « grands mystères ». La lecture, dans un ordre rigoureux, des œuvres de Platon, comprenait deux cycles qui constituaient un chemin initiatique procédant des « propylées » (le *Premier Alcibiade*) pour conduire à l'« adyton » du temple (le *Parménide*). Mais le *Parménide* ne constituait pas la dernière étape du cursus philosophique puisque celui-ci culminait dans la lecture des « Oracles chaldaïques ». Or Pléthon justement avait restauré et réorganisé la collection d'*Oracles chaldaïques* transmise par Michel Psellos pour l'attribuer aux mages disciples de Zoroastre. Donc dans la Dédicace de Ficin, l'expression « les mystères platoniciens » désigne la thèse fondamentale de Pléthon : non seulement Aristote aurait eu tort de se séparer de Platon, mais Platon et les platoniciens seraient les héritiers d'une sagesse de haute antiquité transmise avant eux à Pythagore par des mages disciples de Zoroastre dont on aurait conservé les oracles. Cosme a pu être intéressé par cette information capitale concernant la relation entre Platon et les mages.

Et justement, en 1459, Cosme patronne une œuvre picturale de grande envergure qui permet de comprendre ses centres d'intérêt de l'époque et confirme cette convergence entre Cosme et Pléthon : il s'agit de la fresque qu'il a commandée à Benozzo Gozzoli pour décorer la chapelle du nouveau palais des Médicis, *Le voyage des mages*. La fresque présente trois mages d'âge différent qui pèrègrinent en cortèges séparés, mais semblent à la fois se succéder et converger vers *L'Adoration de l'Enfant* placée au dessus de l'autel. Le jeune mage, Gaspar, porte les armoiries de la *gens* Médicis, et il en incarne le type et l'espoir. Le *Voyage des mages* présente manifestement un caractère oriental en rapport avec le concile de Ferrare. Le mage d'âge mûr et barbu, Balthazar, pourrait bien être un portrait idéalisé de l'empereur de Byzance, présent au concile. Mais le mage âgé, Melchior, est un personnage qui pose problème. Il est vrai que la procession des mages peut être considérée comme une ambassade, et à travers ces ambassadeurs modèles, Cosme rappelle sans doute son rôle majeur de négociateur de la paix de Lodi en 1454.

Mais plus profondément, pourquoi Cosme a-t-il fait peindre le *Voyage des mages* ? Il avait pour saints patrons Cosme et Damien et leur rendait un culte, mais il prit aussi pour *exempla* et patrons les mages. Les Médicis étaient très liés avec une confraternité qui se nommait la *Compagnia de' Magi*. Cette confraternité existait depuis le début du quinzième siècle au moins. Il s'agissait d'une compagnie de *laudesi*. C'était donc une organisation transversale par rapport au cadre des corporations. Les confraternités jouaient un rôle vital dans la Florence du XVe siècle : un rôle religieux ; un rôle de régulateur social dans la gestion de l'indigence ; elles étaient souvent soupçonnées d'avoir aussi un rôle politique, et des accointances avec des factions.

La *Compagnia de' Magi* était chargée d'organiser les processions de la fête de l'Épiphanie avec l'accord de la Signoria. Ainsi, lors des fêtes de l'Épiphanie et de la saint Jean, les Médicis avaient l'occasion de parader avec ostentation, pour la gloire de Dieu et pour la gloire de la cité.

Traditionnellement, en Europe, les mages sont les patrons des marchands, des voyageurs, des ambassadeurs, voire des rois. Dans la fresque de Gozzoli, ils sont suivis de cortèges festifs inspirés de ceux des fêtes florentines ; ils viennent offrir au Christ nouveau-né des richesses matérielles et des produits luxueux venus du bout du monde. Car à Florence, l'émergence de nouvelles familles riches de marchands et de banquiers, puissantes économiquement et politiquement, appelle une justification : à côté de l'idéal de vie monastique et contemplatif qui

recommande l'humilité et condamne toute ostentation, un idéal de vie active dans le monde, doit pouvoir trouver une place.

Cosme fait, pourrions-nous dire, de la communication : il veut montrer dans une image impressionnante, donc d'une manière directe, non sujette à discussion, que ceux qui sont actifs dans le monde créent un surplus qui permet des actions qui plaisent à Dieu. Cette fresque montre que le luxe produit par les affaires bancaires des Médicis est justifié dans la mesure où il se met au service du christianisme.

Pourtant, les mages n'apportent pas seulement des biens matériels, car pour devenir des patrons à l'instar des saints, ces *exempla* doivent avoir aussi une dimension sapientielle : les mages doivent également apporter avec eux des trésors de sagesse. Mais que peut être la sagesse des mages ? Or, grâce à Pléthon, Cosme sait que les mages ont recueilli et transmis des Oracles de la sagesse orientale dont Platon serait l'héritier : c'est en cela que résident les « mystères platoniciens ».

La fresque de Gozzoli est susceptible d'une interprétation polyphonique : les mages sont ceux du Nouveau Testament. En même temps, ce sont des mages dépositaires de trésors et de la sagesse la plus ancienne, qui viennent prêter hommage au christianisme ; la sagesse passe de l'Orient lointain à la Grèce, puis à la Florence des Médicis. Le mage ancien est à la fois Balthazar et un mage, c'est-à-dire un sage, disciple de Zoroastre. C'est grâce au *basileus* byzantin et aux philosophes de sa suite, qu'à l'époque du concile, et depuis la chute de Constantinople, cette sagesse a été transmise à Florence qui, grâce au mécénat des Médicis, devient le centre du renouveau religieux, moral et politique.

C'est donc un mot clef, celui de « mages », bien plus d'ailleurs que le nom de Zoroastre, qui a dû retenir l'attention de Cosme à l'époque où il écoutait Pléthon, précisément parce qu'à cette époque, déjà, les mages étaient les *exempla* des Médicis.

Et si, à la fin des années cinquante, voire au début des années soixante, Platon fait son grand retour au moment où le modèle des mages prend chez les Médicis une importance de premier plan, c'est parce que Cosme sait grâce à Pléthon que Platon est l'héritier de la sagesse des mages. Mais Platon est moins porteur d'idéologie que de paradigme.

La fresque de Gozzoli présente une généalogie de la sagesse : les mages – Platon – le Christ, doublée d'une orientation géographique de la temporalité : l'Orient – la Grèce – Florence. La procession circulaire magnifie l'aboutissement qui rappelle pourtant toujours la fondation et s'y réfère : les mages orientaux fondent la sagesse dont les Grecs, Pythagore, Platon, Plotin, Pléthon sont les héritiers et cette sagesse parvient à Florence grâce aux Médicis qui la recueillent.

Mais la procession des trois mages constitue également une image de la Trinité qui est représentée dans *L'Adoration de l'Enfant* de Filippo Lippi au dessus de l'autel, et leur généalogie trinitaire exemplaire doit permettre à son tour de fonder le lignage des Médicis. Tout d'abord, la trinité des Rois, c'est-à-dire leur multiplicité, est une négation de toute monarchie absolue. Contrairement à une idée reçue, ce n'est certainement pas l'idée du philosophe-roi qui intéresse Cosme, puisqu'il s'évertue à montrer qu'il est un citoyen parmi les autres et rien de plus qu'un *primus inter pares*. La trinité des Rois rassure en montrant que le pouvoir doit légitimement circuler entre les grandes familles de Florence et les partis qui s'appuient sur elles, ce qui oblige certes à des tactiques, à des prises de risque et à des pratiques électorales. Celles-ci s'appuient sur le lignage et son extension, c'est-à-dire au fond sur cette triade que constituent la famille, les voisins et les amis, pour reprendre les termes de Leon Battista Alberti dans le *Della famiglia*. *A contrario*, si Pléthon, qui s'intéresse tout autant à la généalogie, maintient une conception hiérarchique de la Trinité et du divin, c'est justement parce qu'il cherche à étayer la conception byzantine du pouvoir politique dont la structure est hiérarchique et non républicaine.

Si Cosme prend la décision et le risque de faire traduire Platon c'est donc finalement pour donner à sa famille, qui ne peut pas se prévaloir des titres d'une noblesse ancienne, un lignage exemplaire (les mages / Platon et les platoniciens / les Médicis), en faisant ressurgir les

principales figures intermédiaires que cette généalogie présuppose : Platon, puis comme l'indique Ficin, Plotin.

Le Platon qui fait retour est un Platon délibérément oriental et ce caractère en fait d'emblée le véhicule d'une tradition orale remontant à la plus haute antiquité. Cosme et Pléthon sont bien les deux passeurs de cette *translatio* platonicienne qui va cheminer à travers toute la Renaissance et bien au-delà. Mais en réalité la rencontre entre Pléthon et Cosme, qui est surtout une rencontre d'intérêts, repose sur un immense malentendu, car les mages de Pléthon ne sont en aucun cas les mages de la tradition chrétienne, et si le Platon oriental est devenu un otage du christianisme trinitaire latin, voire l'instrument classique de l'apologétique des augustiniens, c'est en raison d'une incompréhension totale voire d'un rejet conscient des thèses de Pléthon sur la structure hiérarchique de l'essence divine.

Conférence présentée lors du Colloque International « Mandarini Byzantini », Venise, 23- 26 juin 2005.

Brigitte Tambrun-Krasker CNRS, UMR 8584